

Corpus Lettres - L'homme et l'animal

Introduction

Chrétien de Troyes, *Le chevalier au lion* (vers 286 à 306 et 321 à 332), 1176 (traduction de David F. Hult)

Un rustre qui ressemble à un maure,
Immense et hideux à l'extrême,
Bref, une créature si laide
Qu'on ne saurait l'exprimer en paroles,
Était là, assis sur une souche
Une grande massue à la main.
Je m'approchai du rustre,
Et je vis qu'il avait la tête plus grosse que celle
D'un cheval de somme, ou de n'importe quelle autre bête ;
Les cheveux en désordre, un front pelé
Qui mesurait bien deux emfans en largeur ;
De grandes oreilles velues
Comme celles d'un éléphant ;
De gros sourcils et un visage plat
Des yeux de chouette et un nez de chat ;
La bouche fendue comme celle d'un loup ;
Des dents de sanglier aiguës et jaunâtres ;
La barbe noire et les moustaches tordues ;
Et le menton soudé à la poitrine,
Avec une longue échine déformée et bossue.
Il était appuyé sur sa massue.
[...] Il me regarda sans dire un mot,
Tout comme une bête l'aurait fait.
Et je crus qu'il était privé
De raison et qu'il ne savait pas parler.
Néanmoins je m'enhardis
Jusqu'à lui dire : « Va, dis-moi
Si tu es ou non une bonne créature.
- Je suis un homme, me répondit-il.
Quelle espèce d'homme es-tu ? – Tel que tu vois.
Je ne suis jamais autre.
- Et que fais-tu ? - Je reste ici
Et je garde les bêtes dans ce bois.
- Tu les gardes ? Par Saint-Pierre de Rome !
Mais elles ne connaissant pas l'homme !
Je ne crois pas qu'on puisse, ni en plaine, ni en forêt,
Garder une bête sauvage,
Ni dans aucun autre lieu, de quelque manière que ce soit,
Si elle n'est pas attachée ou enfermée.
- Et pourtant je les garde et je les gouverne,
Si bien qu'elles ne sortiront jamais de ce parc.

Chrétien de Troyes, *Le chevalier au lion* (vers 2802 à 2837), 1176

Il marcha tant qu'il se trouva très loin
Des tentes et des pavillons.
Alors il lui monte un tourbillon
Dans la tête, si puissant qu'il perd la raison ;
Puis il déchire ses vêtements et s'en dépouille
Et s'enfuit par les champs et les vallées,
Laisant ses gens en plein désarroi,
Qui se demandent avec étonnement où il peut bien être.
Ils vont le chercher partout dans les parages,
Dans les logis des chevaliers,
Dans les haies et dans les vergers –
Bref ils le cherchent où il n'est pas.
Et lui s'éloigne rapidement,
Tant et si bien qu'il trouva à côté d'un parc
Un valet qui portait un arc
Et cinq flèches barbelées
Très aiguës et très larges.
Il eut suffisamment de raison
Pour ravir au valet son petit arc
Et les flèches qu'il tenait dans sa main.
Cependant il ne se souvenait plus de quoi que ce fut qu'il eût pu faire auparavant.
Il guette les bêtes dans les bois,
Il les tue, et puis il mange
La venaison toute crue.
Il demeura si longtemps dans la forêt,
Comme un homme privé de raison [forsenés] et sauvage,
Qu'il finit par trouver la maison d'un ermite, qui était très basse et très petite.

L'ermite défrichait.
En voyant s'approcher cet être tout nu,
Il put bien se rendre compte, sans le moindre doute,
Qu'il était loin d'avoir toute sa raison.
Et en effet c'est ce qui arriva : il le comprit très bien !
Sous le coup de la peur qu'il en éprouva
Il se précipita dans sa maisonnette.

A. L'homme et l'animal : « le visage d'une même nature »

Montaigne, *Les Essais*, livre II, chapitre 11 « De la cruauté » 1580-1588 (édition d'Emmanuel Naya)

De moi¹, je n'ai pas su voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense et de qui nous ne recevons aucune offense². Et, comme il advient

1 Pour moi

communément que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus autre remède, se rejette et rend à nous-mêmes qui le poursuivons, nous demandant merci³ par ses larmes

quaestuose, cruentus Atque imploranti similis [Et, par ses plaintes, couvert de sang, / il semble implorer la grâce]

ce m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant. Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetait des pêcheurs et des oiseleurs pour en faire autant.

primoque à caede ferarum / Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum [C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages / que le fer a été taché pour la première fois - Ovide, Métamorphoses, XV, v 106-107]

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bêtes témoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature, a ce crains-je, elle-même attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend son ébat⁴ à voir des bêtes s'entrejouer et caresser, et nul ne faut⁵ de le prendre à les voir s'entredéchirer et démembrer. Et, afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ai avec elles, la Théologie même nous ordonne quelque faveur en leur endroit ; et, considérant que un même maître nous a logés en ce palais pour son service et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles.

[...] Je rencontre, parmi les opinions les plus modérées, les discours qui essayent à montrer la prochaine⁶ ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avec combien de vraisemblance on nous les apparie⁷, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me démet volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures. Quand tout cela en serait à dire⁸, si y a-t-il un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bêtes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité⁹ aux autres créatures qui en peuvent être capables¹⁰. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle.

2 Aucun mal

3 Grâce

4 Plaisir

5 Manque

6 L'étrange

7 Associe

8 Toutefois

9 La bienveillance

10 Qui peuvent la recevoir

Atelier : L'homme et le cheval

Montaigne, *Les Essais*, 1580-1588 (édition d'Emmanuel Naya)

Je ne démonte¹¹ pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette¹² en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade. **Platon la recommande pour la santé** ; aussi dit Pline qu'elle est salutaire à l'estomac et aux jointures. Poursuivons donc, puis que nous y sommes. On lit en Xenophon la loi défendant de voyager à pied à homme qui eût cheval. Trogus et Justinus disent que les Parthes avoient accoutumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir et se promener ; et que la plus notable différence des libres et des serfs parmi eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : **institution née du Roy Cyrus. (I, 48 « Des destries »)**

[...] Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation, à remarquer les choses inconnues et nouvelles. Et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies, et usances : et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé : et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer¹³, huit et dix heures [...] Certes le plus grand déplaisir de mes pérégrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette résolution d'établir ma demeure où je me plairais, et qu'il me faille toujours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes. Si je craignais de mourir en autre lieu que celui de ma naissance, si je pensais mourir moins à mon aise éloigné des miens, à peine sortirai-je hors de France ; je ne sortirais pas sans effroi hors de ma paroisse. Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis autrement fait : elle m'est une par tout. Si toutefois j'avais à choisir, ce serait, ce crois-je, plutôt à cheval que dans un lit, hors de ma maison et éloigné des miens **(III, 9 « De la vanité »)**

II. L'instauration d'un grand partage entre animalité et humanité

11 Descendre de cheval

12 La position

13 Sans en descendre, malgré la gravelle, et sans y éprouver de désagrément

A. La critique de la conception de l'homme-machine

Jean de La Fontaine, *Fables*, Livre IX, fable 20, « Discours à Madame de La Sablière » (1678)

[...] Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La première y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté.
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les Païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,

En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort ;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'Homme, qui confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier ;
Après un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

[...] J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,

Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu; car enfin si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,
 Et juger imparfaitement,
 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.
 A l'égard de nous autres hommes,
 Je ferais notre lot infiniment plus fort:
 Nous aurions un double trésor:
 L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
 Sages, fous, enfants, idiots,
 Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;
 L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
 Commune en un certain degré;
 Et ce trésor à part créé
 Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
 Entrerait dans un point sans en être pressé,
 Ne finirait jamais, quoique ayant commencé:
 Choses réelles, quoique étranges.
 Tant que l'enfance durerait,
 Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
 Qu'une tendre et faible lumière:
 L'organe étant plus fort, la raison percerait
 Les ténèbres de la matière,
 Qui toujours envelopperait
 L'autre âme imparfaite et grossière.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Bêtes », 1764

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. ?

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre : cet oiseau fait tout de la même façon.

Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant tes leçons ? Le serin à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui

descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méसारiques.

Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

B. L'affirmation de la dignité de l'humanité

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Profession de foi du Vicaire savoyard* in *Émile ou De l'Éducation* (1762)

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je conçois mon existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, et que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce ; car, par ma volonté et par les instruments qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique ; et, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvements, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite ; car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des éléments par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports ? je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; et je me comparerais aux bêtes ! Âme abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles : ou plutôt tu veux en vain t'avilir, ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple et vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne et qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce ; et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être

homme ? Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche ; car cet état n'est point de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour sur moi naît dans mon coeur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante.

C. La critique du libertinage comme retour à la bestialité

Molière, *Dom Juan*, acte I scène 1, 1665

SGANARELLE

Je n'ai pas grande peine à le comprendre moi, et si tu connaissais le pèlerin¹⁴, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore ; tu sais que par son ordre je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu, mais par précaution, je t'apprends (*inter nos*,) que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, en pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale¹⁵, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse, crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien, et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter, il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains¹⁶, dame, damoiselle¹⁷, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris, et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau, suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour : qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où ; mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie¹⁸, la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir¹⁹ bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous ; écoute,

¹⁴ Terme ironique pour dire un rusé

¹⁵ Nom d'un roi légendaire d'Assyrie, symbolisant la corruption

¹⁶ Prêt à tous les usages (terme d'habitude employé pour un cheval)

¹⁷ Femme et fille noble

¹⁸ Contre mon gré

¹⁹ Me contraint à approuver

au moins, je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

III. Au-delà du grand partage entre nature et culture ?

A. L'homme une bête humaine ?

Emile Zola, *La Bête humaine*, chap. IX, 1890

Mais Jacques, dont le dos brûlait, et qui s'était mis sur le ventre, se retourna d'un bond, dans le sursaut d'une pensée, vague jusque-là, brusquement si aiguë, qu'il l'avait sentie comme une pointe, en son crâne. Lui, qui, dès l'enfance, voulait tuer, qui était ravagé jusqu'à la torture par l'horreur de cette idée fixe, pourquoi donc ne tuait-il pas Roubaud ? Peut-être, sur cette victime choisie, assouvirait-il à jamais son besoin de meurtre ; et, de la sorte, il ne ferait pas seulement une bonne affaire, il serait en outre guéri. Guéri, mon Dieu ! ne plus avoir ce frisson du sang, pouvoir posséder Séverine, sans cet éveil farouche de l'ancien mâle, emportant à son cou les femelles éventrées ! Une sueur l'inonda, il se vit le couteau au poing, frappant à la gorge Roubaud, comme celui-ci avait frappé le président, et satisfait, et rassasié, à mesure que la plaie saignait sur ses mains. Il le tuerait, il était absolu, puisque là était la guérison, la femme adorée, la fortune. À en tuer un, s'il devait tuer, c'était celui-là qu'il tuerait, sachant au moins ce qu'il faisait, raisonnablement, par intérêt et par logique.

Cette décision prise, comme trois heures du matin venaient de sonner, Jacques tâcha de dormir. Il perdait déjà connaissance, lorsqu'une secousse profonde le souleva, le fit asseoir dans son lit, étouffant. Tuer cet homme, mon Dieu ! en avait-il le droit ? Quand une mouche l'importunait, il la broyait d'une tape. Un jour qu'un chat s'était embarrassé dans ses jambes, il lui avait cassé les reins d'un coup de pied, sans le vouloir il est vrai. Mais cet homme, son semblable ! Il dut reprendre tout son raisonnement, pour se prouver son droit au meurtre, le droit des forts que gênent les faibles, et qui les mangent. C'était lui, à cette heure, que la femme de l'autre aimait, et elle-même voulait être libre de l'épouser, de lui apporter son bien. Il ne faisait qu'écartier l'obstacle, simplement. Est-ce que dans les bois, si deux loups se rencontrent, lorsqu'une louve est là, le plus solide ne se débarrasse pas de l'autre, d'un coup de gueule ? Et, anciennement, quand les hommes s'abritaient, comme les loups, au fond des cavernes, est-ce que la femme désirée n'était pas à celui de la bande qui la pouvait conquérir, dans le sang des rivaux ? Alors, puisque c'était la loi de la vie, on devait y obéir, en dehors

des scrupules qu'on avait inventés plus tard, pour vivre ensemble. Peu à peu, son droit lui sembla absolu, il sentit renaître sa résolution entière : dès le lendemain, il choisirait le lieu et l'heure, il préparerait l'acte. Le mieux, sans doute, serait de poignarder Roubaud la nuit, dans la gare, pendant une de ses rondes, de façon à faire croire que des maraudeurs, surpris, l'avaient tué. Là-bas, derrière les tas de charbon, il savait un bon endroit, si l'on pouvait l'y attirer. Malgré son effort pour s'endormir, maintenant il arrangeait la scène, discutait où il se placerait, comment il frapperait, afin de l'étendre raide ; et, sourdement, invinciblement, tandis qu'il descendait aux plus petits détails, sa répugnance revenait, une protestation intérieure qui le souleva de nouveau tout entier. Non, non, il ne frapperait pas ! Cela lui paraissait monstrueux, inexécutable, impossible. En lui, l'homme civilisé se révoltait, la force acquise de l'éducation, le lent et indestructible échafaudage des idées transmises. On ne devait pas tuer, il avait sucé cela avec le lait des générations ; son cerveau affiné, meublé de scrupules, repoussait le meurtre avec horreur, dès qu'il se mettait à le raisonner. Oui, tuer dans un besoin, dans un emportement de l'instinct ! Mais tuer en le voulant, par calcul et par intérêt, non, jamais, jamais il ne pourrait !

B. L'élevage industriel vu en littérature

Isabelle Sorente, *180 jours*, chap.2, 2013

Il est six heures, le silo gronde. Les femelles reconnaissent le bruit de la nourriture qui passe au-dessus de leurs têtes par les tuyaux des faux plafonds, avant de se déverser dans les auge. Les plus jeunes se mettent à crier, le grondement les épouvante, elles n'ont pas l'habitude de ce tumulte mécanique. Les folles, car dans chaque case il y a toujours une folle qui mord ses congénères, les laboure de ses griffes, tente de se hisser par-dessus les autres, les folles se tiennent un instant en équilibre sur leurs pattes arrière, avant de se laisser retomber, lourdes, déçues, prostrées, sans avoir rien vu d'autre qu'un portillon de fer. La même scène se répète dans la loge suivante. Certaines fixent le néon comme si elles y cherchaient la lumière du jour. D'autres plongent leurs yeux immenses dans ceux de leur voisine. Toutes les truies tentent de voir autre chose au-delà des murs du bâtiment B (gestation), comme si la vie qui gonfle leur ventre avec la régularité d'un programme qu'elles ignorent faisait renaître dans leurs entrailles cette idée affolante : cette vie n'est pas réelle. Elles sont enfermées ici par erreur, la vraie vie existe ailleurs, mais où ? Les plus malignes mourront les premières, leur instinct de survie se retournera contre elles, ici tout se retourne, dès la seconde portée, les plus malignes deviendront folles. A la troisième portée, les plus gentilles connaîtront le même sort. D'abord la folie. Puis l'incapacité de produire. Puis la mort. Restent les autres, ni trop malignes ni trop gentilles, hébétées, prostrées, elles peuvent espérer tenir jusqu'à trois ans et demi.

Camélia n'entre pas encore, il a collé son visage au hublot pour les observer. Il attend que commence la distribution de nourriture, programmée à six heures dix sur l'ordinateur du PC. Alors elles gueuleront moins. *Il ne peut plus supporter leurs cris, il a l'impression qu'il les comprend.* De l'autre côté du couloir se trouve la même porte. La même salle, où deux cent soixante-dix truies attendent de mettre bas, regroupées par loges de quinze, de part et d'autre du couloir central. Soit cinq cent quarante femelles au total dans le bâtiment B (Gestation), soit en comptant les lardons dans leur ventre, quinze en moyenne par portée, huit mille cent condamnés à vivre, qui attendent d'être engraisés. Les plus entêtées s'écorchent le groin à force de fouailler le sol, depuis le temps, elles devraient avoir compris qu'il n'y a pas de terre sous leurs pieds, juste du béton et la préfosse pleine de leurs déjections. Elles creusent quand

même. Bien la peine d'avoir un odorat capable de flairer une truffe à un kilomètre. Elles creusent quand même jusqu'à se faire saigner. Quelles bêtes, pense Camélia. Il aimerait penser autre chose, mais c'est tout ce qu'il parvient à se dire avec des mots. Quelles bêtes, pense Camélia. Mais ça n'est que la partie visible d'une pensée plus profonde, qui plonge ses racines dans sa poitrine et le fait tousser. Malgré les systèmes de purification d'air, censés atténuer l'effet de la poussière pulsée par les systèmes de ventilation, il semble que ses bronches soient de nouveau sensibilisées. Les tuyaux grondent le long des faux plafonds, la soupe enrichie en vitamines se déverse dans les auges, les voilà qui se pressent, accaparées par le repas comme les passagers d'un avion qu'on recommande de nourrir une heure après le décollage, histoire de faire oublier que l'appareil une fois conçu, quels que soient sa destination, la puissance de ses moteurs et le nom des passagers, l'appareil une fois conçu finira en pièces détachées. Toutes les bêtes bâfrent pour ne pas y penser. *Dès que c'est conçu, c'est mort.* Voilà la pensée qui obsède Camélia depuis la fin de l'été, comme s'il lisait l'avenir cinq cent quarante fois par jour, dans les entrailles des truies du bâtiment G (gestation).

C. Questions brûlantes et ouvertes

1. Etre humain ou animal humain ?

Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, « Nom d'un chien ou le droit naturel », 1976

Au 7^e verset du chapitre 11 [de l'Exode], d'étranges chiens sont frappés de stupeur ou de lumière en pleine nuit. Ils n'aboieront pas ! Autour, pourtant, un monde s'achève. Voici la nuit fatale de la « mort des premiers-nés » d'Égypte. Israël va sortir de la maison de l'esclavage. Des esclaves qui servaient les esclaves de l'État, suivront désormais la Voix la plus haute, la plus libre voie. Figure de l'humanité ! La liberté de l'homme est celle d'un affranchi se souvenant de sa servitude et solidaire de tous les asservis. Une tourbe d'esclaves célébrera ce haut mystère de l'homme et « pas un chien n'aboiera ». A l'heure suprême de son instauration — et sans éthique et sans logos —, le chien va attester la dignité de la personne. L'ami de l'homme — c'est cela. Une transcendance dans l'animal ! [...]

Nous étions soixante-dix dans un commando forestier pour prisonniers de guerre israélites, en Allemagne nazie. Le camp portait — coïncidence singulière — le numéro 1492, millésime de l'expulsion des juifs d'Espagne sous Ferdinand V le Catholique. L'uniforme français nous protégeait encore contre la violence hitlérienne. Mais les autres hommes, dits libres, qui nous croisaient ou qui nous donnaient du travail ou des ordres ou même un sourire — et les enfants et les femmes qui passaient et qui, parfois, levaient les yeux sur nous — nous dépouillaient de notre peau humaine. Nous n'étions qu'une quasi-humanité, une bande de singes. Force et misère de persécutés, un pauvre murmure intérieur nous rappelait notre essence raisonnable. Mais nous n'étions plus au monde. Notre va-et-vient, nos peines et nos rires, nos maladies et nos distractions, le travail de nos mains et l'angoisse de nos yeux, les lettres qu'on nous remettait de France et celles qu'on acceptait pour nos familles —, tout cela se passait entre parenthèses. Êtres enfermés dans leur espèce ; malgré tout leur vocabulaire, êtres sans langage. Le racisme n'est pas un concept biologique ; l'antisémitisme est l'archétype de tout internement. L'oppression sociale, elle-même, ne fait qu'imiter ce modèle. Elle cloître dans une classe, prive d'expression et condamne aux « signifiants sans signifiés » et, dès lors,

aux violences et aux combats. Comment délivrer un message de son humanité qui, de derrière les barreaux des guillemets, s'étende autrement que comme parler simiesque ?

Et voici que, vers le milieu d'une longue captivité — pour quelques courtes semaines et avant que les sentinelles ne l'eussent chassé — un chien errant entre dans notre vie. Il vint un jour se joindre à la tourbe, alors que, sous bonne garde, elle rentrait du travail. Il vivotait dans quelque coin sauvage, aux alentours du camp. Mais nous l'appelions Bobby, d'un nom exotique, comme il convient à un chien chéri. Il apparaissait aux rassemblements matinaux et nous attendait au retour, sautillant et aboyant gaiement. Pour lui — c'était incontestable — nous fûmes des hommes.

Le chien qui reconnut Ulysse sous le déguisement à son retour de l'Odyssée, était-il le parent du nôtre ? Mais non ! mais non ! Là-bas, ce fut l'Ithaque et la patrie. Ici, ce fut nulle part. Dernier kantien de l'Allemagne nazie, n'ayant pas le cerveau qu'il faut pour universaliser les maximes de ses pulsions, il descendait des chiens d'Égypte. Et son aboiement d'ami — foi d'animal — naquit dans le silence de ses aïeux des bords du Nil.

Michel Serres, *Récits d'humanisme*, « Fables grecques », 2006

Par vent arrière et mer belle, ils naviguaient à grandes journées au milieu de la mer Intérieure quand, un matin ordinaire, la vigie annonça terre droit devant. Ulysse le pacha n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles, aucun pratique n'ayant jamais signalé d'île en ces parages. Pourtant, un éperon rocheux tremblait, sous le soleil, à l'horizon. Brassant les voiles et laissant aller sur l'erre, ils jetèrent l'ancre dans une anse au sable noir. L'équipage descendit à terre pour l'explorer, sous le contrôle des officiers du bord.

L'île appartenait à une femme, Circé, magicienne qui portait le nom d'un faucon qui tournoie au-dessus de ses proies, en cercles, comme en un cirque. Elle les reçut dans sa résidence et leur offrit pour célébrer l'accueil, une boisson au goût étrange. Quoique, en racontant à l'hôtesse ses voyages vers des terres inhabitées, Ulysse en bût, il demeura stable sous sa forme humaine – il avait reçu d'Hermès un remède qui le préservait de tout poison – pendant que ses matelots, sous l'effet d'une potion qui leur donnait le tournis, se transformaient en pourceaux. La langue française dit aussi bien : ils tournèrent porcs.

Ainsi chante l'*Odyssée*. Mais Homère comprend mal et ne finit pas le récit. La Fontaine le reprend et continue, en traçant un second cercle. Ulysse vantait donc ses exploits, pendant que ses matelots, sous l'effet d'un poison qui leur donnait le tournis, se transformaient, dit sa *Fable*, qui en mouette, qui en serpent, l'un en loup, l'autre en lion rugissant ; toute une ménagerie s'échappa soudain de la demeure pour envahir l'île, l'eau et l'air. La porcherie tourna en zoo. Chacun se collette avec sa propre bête.

Ulysse resta tel quel. Haut de taille, large d'épaules, bon conteur à la langue fertile et aux yeux lumineux, il se mit à réjouir la solitaire. Au cours des nuits qui suivirent, il se révéla même un amoureux maniable. L'enchanteresse s'enchanta de ce compagnonnage et rêva peu à peu de ne plus s'en passer. Finaud comme un Grec, il devina. Et, par l'une de ces nuits douces où s'enivrent les amants par dialogues et caresses, il finit par avouer à la maîtresse des enchantements qu'il s'ennuyait ferme de ses compagnons et désirait les voir revenir à leur forme primitive d'hommes. Enamourée, elle accepta, mais à la condition qu'Ulysse leur demandât s'ils désiraient eux-mêmes revenir sur la métamorphose, bref qu'ils fussent libres de la décision.

Alors Ulysse entreprit d'aller voir le lion, qui lui répondit : « Tu te moques. Roi des vivants, sans rival ni prédateur, je dévore qui je veux ; lance mes lionnes à la chasse ; tout ce qui bouge s'incline devant mes griffes et s'angoisse de mes rugissements. Pourquoi me laisserais-je retransformer en obéissant bosco, risquant la peine de la bouline, mal couché, mal

nourri, serviteur ? ». De même alla-t-il consulter la mouette, qui lui répondit : « Tu plaisantes. Je plane, considère la terre et les plages de haut, hante les zones suprêmes de l'air, me nourris à volonté de ce qui nage, en jouissant de plonger comme la foudre sur mes proies. Peux-tu croire que j'accepterai jamais de redevenir esclave, à hisser la voile au sifflet ? » Ainsi alla-t-il questionner le cerf, qui lui répondit : « Tu veux rire. Je domine les forêts de mes bois et dix biches de mon sexe ; je cours les halliers ; il m'arrive même de semer, à randon, des meutes de trente chiens bavant à mes troussees. Non, la vie sauvage me rend plus heureux que le mal de mer à bord ». Ainsi le pacha s'épuisa, d'autant de façons, à proposer la même libération à l'araignée, au sanglier, à la vipère, à la carpe et même au ver de terre... tous, sans exception, lui répondirent qu'ils préféreraient demeurer en l'état. Solitaire, il revint chez Circé, dépité. Elle riait.

La Fontaine, vieilli, s'arrête là, comprend un peu mais, lui non plus, ne finit pas l'histoire. Certes, d'avoir absorbé le breuvage de Circé, les matelots tournent, chez lui, cigale et fourmi, corbeau et renard, loup et agneau, lion et moucheron... A son tour, et plus enchanteur encore que la magicienne, il métamorphose les cochons d'Homère en tous les animaux des *Fables* d'Esopé et des siennes propres. Son quasi dernier poème, au dernier livre, le douzième, où il varie ainsi sur l'histoire homérique, semble tirer la morale de ses *Fables* préalables, en montrant avec quelle aise enchantée les hommes descendent dans la peau des bêtes, mais combien, au contraire, ils se dégagent mal de cette enveloppe d'espèce. Voyez combien j'ai raison, semble-t-il dire, de m'adresser à votre nature commune de renard, héron, cigogne ou colombe plutôt qu'à votre rareté d'homme ! Votre liberté consisterait à vous dégager de cette bestialité, si partagée, à vous libérer enfin de mes *Fables*.

Comme il ne dit pas cela, je reprends le récit, en traçant un troisième cercle, pour tenter d'achever à sa place. En riant, donc, Circé, à son amant dépité : « Pour métamorphoser tes marins en bêtes, dit-elle, il faut les pousser à peine ; ils y retourneraient eux-mêmes, comme à leur désir. Aucun secret ne se cache en mon breuvage ; tu pourrais leur donner de l'eau pure, les buveurs deviendraient aussi vite requin, crapaud, ours, vautour ou loup. Il suffit parfois d'attendre : le temps et l'âge les transforment en la sorte. Ils vieillissent dingos ; elles meurent paons ».

Honteuse de paraître moraliser, l'enchanteuse arrêta un discours dont le cynisme séparait de ses bras son amant, pensif. Dans la nuit lumineuse et devant la mer amère au sourire infini, Ulysse comprenait pour la première fois cet épisode étrange de son *Odyssée* : comme au jeu de l'oie, son vaisseau venait de s'abîmer, corps et biens, dans le puits commun de l'animalité. L'équipage et lui devaient-ils repartir à zéro, recommencer le jeu de la vie et de l'évolution ? Il mesurait l'attraction bestiale irrésistible qui inverse notre errance vers l'homme, qui nie, freine et contrarie les avancées de la pédagogie dont il écrivait sur les vagues divines les lignes.

J'insiste : d'un poids gigantesque, la mémoire de la chair vive nous ramène énergiquement des millions d'années en arrière ; nous redescendons à l'aise l'arbre des espèces d'où nous émergeâmes difficilement. Qui a chance de vivre homme meurt souvent insecte sec ou pieuvre grippe-sou ; chacun crève de sa propre bête. Mais la métamorphose directe, le devenir-homme à partir de l'animal, quelle ascèse, quelle ascension ! En une vie, comment arriver à reparcourir, pour soi-même, le chemin de l'hominisation qui, pendant des millions d'années, traversa chasse et violence, faim et désert, mer et soif, sueur et labour, exercice et piscine, courage et chantier, apprentissage, école, intelligence et science... plus l'adaptation à l'autre, au lit ? Qui ne préférerait recevoir, une fois pour toutes, griffes et crocs, innocence et dominance, saisons assignées d'amours ?

Oui, la légende d'Ulysse et de ses compagnons, tombés dans le puits aux bêtes, et variée si intelligemment par La Fontaine en sa *Fable*, même si ce dernier ne la finit pas tout à fait, retrouve, ici et enfin, un fragment majeur du Grand Récit qui, lui-même, la précède, la

prolonge, lui donne sens et la suit : lisez en cette histoire, étonnamment conservée d'âge en âge, de langue française en grec et d'écriture en tradition parlée, la longue et difficile patience de l'hominisation, évaluez combien coûte notre délivrance par rapport aux origines évolutives et la gratuité foudroyante de la retombée. Combien inutile et nuisible se révèle ce verbe être dans la question : qu'est-ce que l'homme ? puisque nous ne cessons d'avancer vers lui, douloureusement, et de rechuter, soudain et de volonté gaie, vers la bête.

2. La reconnaissance de « droits » pour les animaux ?

Marguerite Yourcenar, *Le temps, ce grand sculpteur*, chap. XI « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? », 1983

Dans l'état présent de la question, à une époque où nos abus s'aggravent sur ce point comme sur tant d'autres, on peut se demander si une Déclaration des droits de l'animal va être utile. Je l'accueille avec joie, mais déjà de bons esprits murmurent : « Voici près de deux cents ans qu'a été proclamée une Déclaration des droits de l'homme, qu'en est-il résulté ? Aucun temps n'a été plus concentrationnaire, plus porté aux destructions massives de vies humaines, plus prêt à dégrader, jusque chez ses victimes elles-mêmes, la notion d'humanité. Sied-il de promulguer en faveur de l'animal un autre document de ce type, qui sera — tant que l'homme lui-même n'aura pas changé —, aussi vain que la Déclaration des droits de l'homme ? » Je crois que oui. Je crois qu'il convient toujours de promulguer ou de réaffirmer les Lois véritables, qui n'en seront pas moins enfreintes, mais en laissant çà et là aux transgresseurs le sentiment d'avoir mal fait. « Tu ne tueras pas. » Toute l'histoire, dont nous sommes si fiers, est une perpétuelle infraction à cette loi.

« Tu ne feras pas souffrir les animaux, ou du moins tu ne les feras souffrir que le moins possible. Ils ont leurs droits et leur dignité comme toi-même », est assurément une admonition bien modeste ; dans l'état actuel des esprits, elle est, hélas, quasi subversive. Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. Et dans l'humble mesure du possible, changeons (c'est à dire améliorons s'il se peut) la vie.